

Sang noir

En s'intéressant à la chasse, autrement dit à la place dévolue au sauvage dans notre société, Éric Pessan montre la prégnance de ce qui ne vaut que d'échapper.

Relation archaïque à de l'archaïque, la chasse relève de la poursuite de la vie jusque dans la mort. Fondée sur le versement du sang, elle a longtemps fait partie – avec la guerre – de ces données de la vie immédiate qui caractérisent le Réel. Si cette vieille relation à la nature paraît difficilement admissible dans les univers urbains d'aujourd'hui – pour lesquels la nature est tout au plus un décor –, elle perdure cependant sous la forme de l'appel du Sauvage et de tout ce qui, chez l'homme, relève de l'animalité : la peur, la survie, la force brutale, la ruse, la rivalité... C'est la richesse obscure et quasi mythique de ces liturgies de l'en deçà qui forme la trame des récits d'Éric Pessan, depuis les départs d'avant l'aube jusqu'au dépeçage du gibier en passant par l'exaltation de la poursuite, la tension, l'acuité, le danger et le risque de perte dans l'épaisseur des bois.

Tolérée aux lisières des espaces civilisés, la vraie chasse a pour royaume la forêt, ce monde opaque, lieu de tous les dépaysements, de tous les enchantements, de toutes les terreurs. « *Le silence est rongé par des frôlements et des appels discrets.* » « *Des craquements racontent des histoires de luttes, de fuites, d'accouplements.* » Le corps peut s'y fondre, glisser dans les taillis à hauteur de bête, s'y perdre aussi. Pour l'un, il l'avoue, « *marcher dans la forêt me révèle des choses sur moi-même* » ; pour un autre, qui s'est endormi homme et réveillé gibier, elle devient un lieu « *compartimenté par des milliers de clôtures invisibles* », divisé en territoires privés délimités par des odeurs. Aimer la chasse, la pratiquer, c'est frayer aux confins de la frontière séparant l'humani-

té de l'animalité. C'est arpenter des espaces où se fondent des signes intelligibles mais aussi de l'inconnaissable. D'où la nécessité de développer une forme de connaissance intuitive parallèlement à la maîtrise de ses mouvements, à la capacité à reconnaître des odeurs, à déceler un changement de vent, à percevoir un cri.

Des cabanes et des souvenirs d'enfance (le pressentiment que la chasse est une cérémonie ancestrale – « *une chose dont le retour joyeux – l'apéro et le partage des viandes – ne rend pas compte* » ou le premier fusil tenu en mains, et en cachette, entre frémissements de peur et frissons d'excitation...) aux évocations de l'Homme des bois, des figures réincarnées de saint Hubert ou de Diane – chassant seule, armée de son seul arc, et à l'approche contre le vent – en passant par les adeptes des battues, de l'affût ou de la traque, c'est à la fois tout ce qui permet à l'homme de se plonger avec ivresse dans sa condition « d'être pour la mort », et tout ce qui rend contiguës la passion pour la chasse et la pulsion sexuelle, que cernent les récits de *La Hante*, un terme de vieux français désignant aussi bien le lieu où l'on vit que « l'endroit pour les bêtes ». C'est que « *la forêt, la marche, la traque, la fatigue, la lutte, tout cela finit par faire naître un violent désir érotique* », reconnaît Diane, l'héroïne du récit du même nom. Et si la Déesse, l'Archère mythique, la Maîtresse du Sauvage – ajoute-t-elle – a été vue par Actéon, c'est qu'elle l'avait certainement désirée. « *L'érotique des forêts rendait Diane perverse : elle appelait ce qu'elle rejetait.* » Comme quoi la forêt peut révéler certaines dimensions cachées de la conscience. Réveillé par la mise en jeu des facultés sensibles suraiguës que nécessite la chasse, notre corps sauvage retrouve une conscience aiguë du désir et de notre finitude. C'est toute la force des scènes et des motifs que développent les récits d'Éric Pessan, qui n'impose rien, mais organise des suites d'impressions et de sensations.

Richard Blin

LA HANTE D'ÉRIC PESSAN
avec des dessins de Patricia Cartereau,
L'Atelier contemporain, 176 pages, 25 €

Dis-moi qui tu hantes...

PAR THIERRY ROMAGNÉ

Qu'est-ce que « la hante », drôle de titre pour un beau livre où les motifs obsessionnels de l'écrivain Éric Pessan se tressent aux mystérieux dessins de l'artiste Patricia Cartereau ? Un dictionnaire du moyen français en propose une première définition, reproduite ici en quatrième de couverture :

« Hante (n. f.) : Fréquentation / Lieu où l'on vit / Endroit pour les bêtes ». Mais à quoi correspondent profondément les récits brefs et fulgurants de Pessan, émaillés de quelques poignées de poèmes pleins de silence et de sang ?

ÉRIC PESSAN

LA HANTE

Dessins de Patricia Cartereau
L'Atelier contemporain, 176 p., 25 €

Ce qui frappe d'emblée, c'est que *La Hante* ne fait pas l'apologie de la chasse pas plus qu'il ne la fustige. Son propos est plus vaste. Si les allusions aux œuvres de Xénophon, d'Ovide, de Théophile, d'Apollinaire ou de Kafka sont rapidement perceptibles, c'est d'abord parce qu'on peut vivre à la campagne, fréquenter les bois, aimer le gibier ou les balades sentimentales et ne pas être dénué d'une certaine culture littéraire. Mais c'est surtout pour faire entendre ce qui continue à résonner en nous jusque dans les villes, nos désirs de métamorphose, de vie autre, ces appels d'air et d'art sauvages (au sens étymologique de « fait pour la forêt »).

Éric Pessan entreprend d'explorer les deux versants du désir d'être en forêt, aujourd'hui. Dans son beau « Prière d'insérer », le romancier Christian Garcin rappelle que, dans cette nouvelle époque où nous vivons, l'Anthropocène, ainsi nommée parce que les activités de l'homme modifient sensiblement l'écosystème, nous nous sommes considérablement éloignés de cette violence primordiale qui reste pourtant présente en nous, toujours prête à rejaillir, à la moindre étincelle. Que veut alors dire pour nous, aujourd'hui, le fait d'entrer dans une futaie, de s'y retrouver enfin avec l'intuition que c'est là qu'on y redevient soi-même ? Ou, à l'inverse, que signifie pour un homme qui ne se déplace plus qu'avec son GPS de se perdre dans une forêt, de ne plus reconnaître son chemin ? N'est-ce pas à ce moment-là que l'on se confronte à la vraie sauvagerie, celle des perceptions sensorielles les plus aiguës et les plus refoulées en ville, celle des possibilités de traquer, d'effrayer, de tuer ? Certains comportements, qui étaient parfois ceux de nos grands-pères et qui sont encore des façons d'être, de se tenir au-dessus du néant, refont alors surface.

Citadins ou campagnards, on ne parle pas beaucoup dans le monde de *La Hante*. Mais le silence des chasseurs y est d'une autre qualité. À l'indifférence généralisée qu'on connaît dans nos cités modernes succède le comportement de ces *taiseux* qui auraient le sentiment de dilapider leurs émotions en les verbalisant, inhibition de gens simples à qui les mots font cruellement défaut

ou honte de viandards regrettant leurs gestes...

Et c'est sur ce fond de vie quiète et coïte ou de culpabilité muette que l'artiste Patricia Cartereau nous offre en regard, en échos décalés et entrelacés, ses dessins. Tout le texte est ainsi subtilement accompagné de ces images de bêtes à l'envers, de superpositions comme des condensations oniriques, d'encre détrempeées telles des flaques reflétant l'inconnu, le dissimulé.

Si tout cela resurgit, c'est parce que la forêt apparaît d'abord dans l'esprit des personnages comme un endroit où l'on respire. Les cages, pour eux, ce sont surtout nos appartements, et la viande que nous mangeons a été achetée « sous vide ». La ville, d'ailleurs, c'est le lieu où l'on travaille mais ce n'est ni l'endroit où l'on vit, ni celui où l'on parle vraiment. Dans ce monde anesthésié, la conversation s'est éteinte : « *Je suis passée à la maison de retraite embrasser mon père, je le dérangerais, son feuillet allait commencer dans quelques minutes* », note Diane, une femme qui préférera partir dans les bois, avec son arc bien sûr, chasser dans le silence.

En milieu urbain, la seule parole qu'on entend est une parole confisquée, ne fabriquant que de l'entertainment : « *sa mort / après montage et mixage / avec l'ajout d'une musique planante / sera vue plus de 150 000 fois sur youtube* », dit-on d'un sanglier ; de la peur : « *Ils ont roulé hors de la ville, faisant taire l'autoradio pour que leur humeur ne soit pas contaminée par les drames de la nuit* » ; de l'horreur : « *L'arme [...] serait le rempart contre la barbarie et la sauvagerie et l'inhumanité et l'ignorance d'un monde que mon arrière-grand-père ne connaissait plus que filtré par la télévision* ».

Libérer la parole refoulée, les pulsions enfouies, est alors le rôle de la forêt... *La Hante* bruisse de ces récits de carnages, perpétrés en commun (la destruction d'un camp d'immigrés clandestins) ou solitairement (un massacre de cerfs par un chasseur qui ne comprend même plus, après coup, l'acte qu'il a commis). Mais ce sont aussi des scènes de crudité sexuelle qui remontent à la mémoire à la faveur d'une balade conjugale, d'envies homicides pour cause d'adultère qui surgissent dans la pénombre des branches... En variant les points de vue, en combinant des nouvelles d'une dizaine de pages avec des histoires très courtes et des séquences de poèmes de quelques strophes, l'auteur nous fait entrer de plain-pied dans la multiplicité luxuriante de ce qui peut se nouer au cœur des forêts. Ce que raconte Éric Pessan, c'est notre mémoire collective, en passe d'être oubliée et pourtant toujours là.

C'est André Breton, dans *Nadja*, qui rappelait ce vieux proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Éric Pessan hante, fréquente, l'homme d'aujourd'hui, exactement. Il est notre contemporain, attentif et pénétrant. ♣

[Extrait]

« Les bottes ont beau être étanches,
l'humidité commence à se faire sentir.
Il est à l'affût. Il aime bien ça, l'affût. Ne pas
bouger. Attendre. Ne pas s'essouffler à parcourir
des kilomètres derrière les chiens qui gueulent.
Gaspiller un temps que l'on dit partout précieux.
Et surtout ne penser à rien. Écouter juste les
piailllements des oiseaux et le croassement
monotone d'un corbeau et le passage d'un avion
de tourisme et le glissement du temps.
Il ne fait rien d'autre qu'attendre. À dix mètres,
sur sa droite coule une rivière boueuse et brune.
Elle a quitté son lit à cause des fortes pluies de
ces dernières semaines.
Il attend. »